

AMOUR DISCRET

*Jeune homme fier et vigoureux
Au cuir brillant comme la flamme ;
Toi qui reflètes par tes yeux
L'amour dont est pleine ton âme.*

*Puisque pour les baisers ardents
Sont faites tes lèvres de rose,
Puisque la femme aux mols charmants
Illumine le front morose,*

*Aime : l'amour n'est pas un mal :
En aimant l'auteur de ton être,
Aime aussi le front virginal
Que pour ton bonheur Dieu fit naître.*

*Si par hasard sur ton chemin
Tu vois la femme de ton rêve,
Prenant aussitôt par la main
Cette riense fille d'Ève,*

*Dis-lui qu'il te plaît de la voir,
Qu'il vit des anges sur la terre ;
Dis-lui, dis-lui que pour l'avoir,
Rien n'est que tu ne puisse faire.*

*Dis-lui, dis-lui que ses cheveux
Sont plus soyeux qu'un nid de mousse ;
Que nul concert dessous les cieux
Ne vaut sa voix aimante et douce.*

*Dis-lui qu'il est des jours affreux
Où sombre parfois l'espérance ;
Que l'on ride bien mieux à deux
Le calice de la souffrance.*

*Que, pour lui faire un sort heureux,
Tu feras suer ton visage ;
Et qu'un sourire de ses yeux
Rendra bien léger ton ouvrage.*

*Oui, dis-lui que, deux fois le jour,
A genoux priant avec elle,
Tu suppliras le Dieu d'amour
De la conserver pure et belle.*

*Ne crains pas d'épancher ton cœur :
L'aveu fait plaisir à la femme ;
Puis une grande pesanteur
On s'ôte, en dévoilant sa flamme.*

*Mais, comme un léger papillon
A toute fleur faisant caresse,
Ne va pas contre la raison
A tout minois parler tendresse.*

*Non, non, au bruit des plus beaux chants
Lorsque devant le sanctuaire
Tu feras d'éternels serments
A celle qui t'est la plus chère,*

*Une autre femme, le front bas,
Dupe de toi, pleine d'alarmes,
Sur les fleurs, embavant tes pas
Peut-être versera des larmes.*

ADOLPHE HURTEAU, E. E. D.

Montréal, août 1897.

ESCLAVAGE VOLONTAIRE

(MONOLOGUE)

(Appolinettes entre en coup de rent.)

—Ah ! par exemple, voilà une singulière histoire ! Enchaînée, moi, Appolinettes ? Appolinettes, l'enragée, la volontaire, la libertaire, oui, surtout libertaire, me voici là, acceptant tout à coup un pareil boulet rivé à mon pied !

(Elle réfléchit.) Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que je ne me sens pas la moindre velléité de révolte. Est-ce étrange !

(Elle se tâte, se regarde à la glace.) Non, c'est bien moi. Je n'ai pas changé, du moins au physique. Alors, qu'est-ce ? ce serait cet... événement qui m'aurait ainsi métamorphosée ? Ce serait une chose curieuse, par exemple. Enfin ! le cas n'étant pas banal, le moment était bien choisi pour capituler et... (souriant) je suis contente de moi.

(Elle réfléchit.) Tout de même, quand j'y songe, je crois bien que c'était un coup monté. Et moi, j'y suis tombée tête baissée, comme une sotte !

(Avec un geste énergique.) Bah ! ce qui est fait est fait ; il n'y a plus à y revenir. Tout à l'heure, en attendant le déjeuner, Gustave et moi nous faisons les cent pas devant la maison. C'était au moins le dixième tour ; ça devenait stupide. Je lui dis :

—Si nous allions voir Tisbeth ?

—Votre nouveau cheval ?

—Oui, j'en suis folle !

—Est-il doux ?

—Doux, joli, léger, fin...

—Enfin, une merveille !

—Oh ! absolument.

—Vous l'avez depuis combien ?

—Trois jours.

—Alors, je comprends !

—Vous comprenez, quoi ? demandai-je, quoique je susses très bien sa pensée.

—Je comprends la chaleur de votre enthousiasme.

—Encore une taquinerie !

—Pas du tout, fit-il avec un rire amer ; c'est la dure vérité.

—Qu'est-ce qui est la vérité, monsieur ?

—Votre caprice pour cette bête. Oh ! mais, il n'y en a pas pour longtemps. Ce sera comme les autres.

—Vous êtes insupportable, dis-je, en lui tournant le dos.

J'étais attristée.

(Plus doucement.) Pauvre Gustave ! je ne lui en veux pas de ses petites pointes. Il souffrait. Mais enfin, ce n'était pas une raison parce que nous avions été élevés ensemble, pour que je fusse obligée de l'épouser, du moins tout de suite !

Il est très gentil ; au fond, je l'aime bien, mais il était trop pressé, d'abord ! et puis, un mari, c'est un maître, et je ne voulais pas de maître, moi !

(Elle reprend.) Donc, nos conversations finissaient toujours de la sorte. Alors, pour l'égayer un peu, je lui propose une visite au chenil ; je sais qu'il aime beaucoup les chiens.

Aussitôt, son visage s'éclaircit et, avec un empressement joyeux :

—C'est cela, dit-il, allons au chenil.

(Réverse.) Sans m'expliquer comment, je sentis que quelque chose de grave allait se passer, et je m'arrêtai inquiète.

—Allons donc ! fit Gustave, avez-vous peur ?

Ce disant, il prenait mon bras et m'entraînait avec un empressement que je ne m'expliquai pas.

(Elle feint la colère.) Mais, maintenant, je comprends ! Monsieur connaissait une miennette passionnée, qu'il pensait bien devoir causer ma défaite... il l'escomptait, le misérable !

Arrivée à la grille, Gustave siffla. Aussitôt, une délicieuse petite bête, toute noire, toute courte, toute basse, avec de jolis yeux vifs, intelligents, enfin, un joli chien comme je les aime, sauta crânement sur le grillage.

—Oh ! quel amour de petite bête ! m'écriai-je en passant la main pour la caresser.

—N'est-ce pas ! fit Gustave d'une voix dont le timbre me parut étrange.

—Mais comment se trouve-t-il là ?

—Tout simplement, fit-il d'un ton dégagé, parce que pensant bien qu'il vous intéresserait, je l'ai apporté en venant.

(Elle rit.) Sa tentation commençait ; je demandai :

—Elle est à vous, cette bête ?

—Mais oui !

Je regardai Gustave avec des yeux suppliants, qui parlaient à eux seuls ; pourtant, afin de mieux accentuer ma pensée, j'ajoutai :

—Gustave... si vous êtes bien, bien gentil...

—Oui, je comprends ! interrompit-il ; vous voudriez que je vous offre ma petite Chuethe ?

—Elle est si gentille !

(Un peu émue.) Je m'attendais à ce qu'il la mit tout de suite dans mes bras. Et bien, non ! pas du tout !... Même, voyant que Chuethe me caressait, il la repoussa vivement.

—Indignée, je lui dis :

—Vous êtes méchant.

—Alors, reprit-il, je vous ressemble.

—Ah ! par exemple ! protestai-je ; je bats mes bêtes, moi ?

—Non, mais vous maltraitez les gens. C'est bien pis.

Sans répondre, je caressai Chuethe, qui, par reconnaissance, me léchait de sa jolie langue rose. Mais Gustave, furieux, comme jaloux, la repoussa d'un coup de pied, répétant durement :

—Allez, sale bête ! allez !

—Mais, vous lui faites mal ! m'écriai-je hors de moi. Il me regarda, très triste, disant :

—Eh bien ! je vous imite ; ne me faites-vous pas de mal à moi ?

Je baissai la tête en prétendant que ce n'était pas la même chose.

—Non certes ! reprit-il, car c'est autrement grave et cruel.

Comme sa voix tremblait !

Je me sentis ébranlée.

—Alors, demandai-je sans oser le regarder, cela vous fait donc beaucoup de peine, que... que... je ne dise pas "oui" ?

—C'est-à-dire, fit-il, très pâle, que je suis désespéré ! Ça finira mal, c'est certain.

Je le vis à la dérobée ; il s'était appuyé à la grille et une main sur son front, il cherchait à cacher une larme, qui pourtant lui échappa.

Je fus vaincue !

—Donnez-moi Chuethe ! demandai-je d'une voix bien tendre et soumise.

Mais il ne comprit pas !...

—Non, reprit-il très emporté ; elle m'aime, elle ! je la garde.

Et, de nouveau, il la repoussa brusquement. Chuethe cria, mais elle resta à me lécher.

Mon Dieu, comment ne comprenait-il pas ?...

Alors, très timide, pensant lui faciliter... la tâche, je proposai :

—Si nous la partageons ?

Il eut un pressentiment, car il me regarda d'une façon étrange et demanda :

—Comment cela ?

—Eh bien ! si elle était à nous deux ?

Un éclair brilla dans son regard :

—Vous accepteriez ? implora-t-il si bas, qu'à peine je l'entendis.

(Riant.) Aussitôt la malice me revint :

—Oh ! fis-je, pour le taquiner, c'est uniquement à cause de Chuethe ! puisque vous ne voulez pas me la donner, et qu'elle ne veut pas me quitter, il n'y a pas d'autre moyen.

Mais à mon trouble, il comprit ce que je voulais pas lui avouer, et ravi il s'écria :

—Chère Appolinettes ! je vous...

Mais je sentis que moi aussi j'allais pleurer et je m'enfuis.

Voilà comment, d'un seul coup, pour avoir un adorable petit chien, je me suis donné un terrible grand maître.

A. DE VERNAIS.

UNE DISTRACTION

Il y a des distractions de toutes sortes, et les plus authentiques ne sont pas toujours les plus vraisemblables. Ainsi, le Dr Verneuil, l'éminent chirurgien mort récemment, était sujet, lui aussi, à de monstrueuses et épouvantables absences.

Il dînait un soir chez des intimes et la maîtresse de la maison lui dit sans façon :

—Cher docteur, vous qui êtes si adroit, découpez-moi donc ce gigot ; voulez-vous ?

—Bien volontiers, répond le chirurgien.

Il saisit le gigot avec autorité et y plonge le couteau. Puis un phénomène étrange se passe dans son esprit ; il tire de sa poche de la charpie, une bande de linge et exécute un pansement en bonne forme devant les convives ébahis. Après quoi sans sortir de son rêve, il murmure d'un ton rassurant :

—Là !... avec du repos et des soins, ça ne sera rien !